

quelque énergie, et par chasser tous ces misérables, qui ont excité le dégoût de Rochefort lui-même, quoiqu'il ait cru devoir se séparer de ses collègues, après cette communauté de périls et d'outrages. Le général Trochu a dû faire ce qu'avait fait le général Cavaignac, et arrêter les chefs de l'émeute du 31 octobre, qui s'apprétaient à recommencer le 1er novembre. Il ne peut, comme il le dit dans sa proclamation, faire face aux ennemis du dehors, s'il a chaque jour à se défendre contre les ennemis du dedans. M. de Bismark compte sur ceux-ci presque autant que sur ses propres soldats. Nous ne le vaincrons que le jour où ces auxiliaires, ces traîtres à leur pays, lui feront défaut, et où une main puissante saura grouper, discipliner et conduire nos forces encore éparpillées, sans cohésion et sans guide."

L. O. D.

## LE DOUBLE MANDAT.

"Le double mandat," voilà un cliché parlementaire qui a la vie dure et qui ne fait pas encore mine de disparaître de sitôt, quoiqu'il soit déjà sur la scène depuis quatre ans. Il a eu les honneurs d'un long débat dans la séance du premier courant et de part et d'autre l'on s'est acharné à le faire trouver tour à tour admirable et exécutable. Les arguments n'ont pas été du tout nouveaux : ce sont les mêmes qui se répètent à Ottawa, à Toronto et à Québec depuis assez longtemps ; la seule actualité qui les ait caractérisés, c'est l'incompatibilité supposée de la dualité représentative chez les ministres Fédéraux qui ont un siège à la Chambre Locale. Cette incompatibilité, sur laquelle on a beaucoup insisté et qui de prime abord semblait un raisonnement inattaquable, a eu peu d'effet sur les députés, si peu d'effet que le vote sur la proposition de M. Marchand, le champion de l'unité mandataire, a été plus fort que les années précédentes en faveur du double mandat. On a eu beau prétendre que la question de l'arbitrage en était l'épreuve décisive et fatale, puisque MM. Cartier, Langevin et Chapais ne pouvaient là-dessus parler à Québec sans compromettre leur mandat à Ottawa, la Chambre a passé par-dessus l'anomalie que semble offrir la position des trois honorables membres du Conseil Privé pour sanctionner la pratique intronisée aux dernières élections et laisser aux électeurs le soin de trancher la difficulté aux prochaines élections.

J. A. MOUSSEAU.

## LOUIS H. FRÉCHETTE.

Il y a quelques années, un jeune canadien français dont le nom était cher à tous ceux qui aiment le talent et la poésie, disait tristement adieu à ses amis désolés et partait pour aller sur la terre étrangère chercher ce que sa patrie lui refusait. Il avait vingt-cinq ans, à peine ; il était plein de force, de santé et de vigueur ; la nature ne lui avait pas ménagé ses dons, elle l'avait fait beau, élégant, aimable, orateur et poète. Déjà, ses mâles accents avaient remué profondément les âmes sensibles aux charmes et aux entraînements de la véritable poésie. La France avait salué l'astre brillant qui s'élevait à l'horizon du ciel canadien, et on redisait ici avec orgueil les chants harmonieux de cet enfant chéri des muses ; on aurait dit souvent des notes échappées de la lyre immortelle des Musset et des Lamartine.

Malheureusement pour lui, il était né sous un ciel inclément et sévère, dans une société qui n'a pas encore de pain pour ceux qui lui donnent de la gloire. Ne pouvant être poète, homme de lettres, il fit comme bien d'autres, il embrassa la profession qui est en Canada le refuge de tous les talents dévoyés ; il se fit avocat. Mais c'était l'époque où le Barreau n'offrait plus que des ronces et des épines à ceux qui y cherchaient une dernière planche de salut pour leurs illusions à moitié brisées. Un jour il s'était arrêté sur le bord du chemin ; il était fatigué, brisé par la lutte ; il contempla tristement le présent, interrogea avec effroi l'avenir et s'aperçut que l'illusion ne lui était plus permise.

On dit qu'il aurait trouvé des mains protectrices, s'il les eût cherchées, qu'il aurait pu vaincre les rigueurs du sort avec plus de persévérance et d'énergie, que sa nature fière et indépendante lui fut désavantageuse. C'est bien possible.

Quoiqu'il en soit, le fait est là, triste à constater ; le plus brillant de nos poètes, un des jeunes gens les plus distingués de la génération qui grandit, est absent de la patrie, qu'il serait heureux sans doute de revenir habiter, si elle lui offrait une existence honorable. De temps en temps un écho parti de la terre étrangère nous apporte les accents du jeune poète canadien, comme pour nous faire regretter davantage le sort malheureux qui nous l'a enlevé. Le temps le ramènera peut-être aux lieux chéris de son enfance, lui permettra de chanter sur les rives, qu'il aimait tant, les joies et les douleurs, les charmes et les grandeurs de la patrie. Plusieurs de nos écrivains et poètes aimés ont trouvé, dans le gouvernement, des situations honorables qui leur laissent le temps de cultiver des talents qui nous honorent. A la tête de l'administration provinciale, se trouve un homme de lettres éminent, plein de sympathie pour ceux qui, comme lui, se livrent au culte de la pensée et des choses de l'esprit.

Qui sait si les circonstances ne lui permettront pas, un jour, de tendre la main à Fréchette, de nous le rendre. La France est assez riche pour payer ses gloires, a dit un grand écrivain, le Canada aussi, ajouterai-je, nous en avons si peu.

Qu'on juge encore une fois du talent de M. Fréchette par le beau morceau de poésie qui suit :

L. O. DAVID.

## LE MISSISSIPPI.

A mon aimable compagnon de voyage, M. ALPHONSE LEDUC.

Salut, Père des Eaux, fécond Meschacébé,  
Lourd colosse qui tiens tout un monde englobe  
Dans tes méandres gigantesques ;  
Toi dont les flots sans fin, rapides ou dormants,  
A des bords tout peuplés de souvenirs charmants,  
Chantent cent poèmes dantesques !

Comme l'antique Hercule, ô grand fleuve indompté,  
Tu t'en vas promenant ta fière majesté  
De l'Équinoxe jusqu'à l'Ourse.  
Et ton onde répète aux tièdes océans  
L'épithalame étrange et les concerts géants  
Des glaciers où tu prends ta source,

Tu vis sous tous les cieux, parcours tous les climats ;  
La pirogue indienne et le pesant trois mâts  
Te parlent de toutes les zones ;  
L'aigle ami des hivers, le pélican frileux,  
Le sombre pin du Nord et le coton moelleux  
Se mirent dans tes vagues jaunes.

Vois ! tandis qu'à tes pieds, sur ton cours attiédi,  
L'orange qui se berce aux brises du Midi.  
Verse ses parfums et son ombre,  
A ton front, les sapins accroupis à fleur d'eau,  
Te tressent, blancs de givre, un éternel bandeau  
De leurs arabesques sans nombre.

Là, sur tes bords glacés où mugit l'aquilon,  
Les chasseurs vont traquant l'ours du Septentrion,  
De leurs flèches et de leurs piques ;  
Ici, dans les détours où dorment tes remous,  
Les noirs aligators foulant tes sables mous,  
Baillent au soleil des tropiques.

Et puis, ô fleuve, il semble, indécises rumeurs,  
Que la voix du passé chante dans tes clameurs,  
Quand ton flot se frange d'écume ;  
Et qu'au fond des grands bois sur ta rive penchés,  
On entrevoit, la nuit, l'ombre des vieux Natchez  
Flotter vaguement dans la brume.

O Chactas, Attala, c'est vous qui revenez,  
A l'abri des vieux troncs par l'orage inclinés,  
Voir passer les eaux murmurantes ;  
Et toi, chante immortel qui fis leurs noms si beaux,  
Quittes-tu quelquefois la poudre des tombeaux,  
Pour suivre leurs mânes errantes ?

Où, fantômes aimés, vous y venez souvent ;  
Et voilà ce que fait qui, dans la voix du vent.  
Soit qu'elle brame dans les landes,  
Ou ronfle sur ta berge, ô vieux Meschacébé,  
Le passant croit ouïr, quand le soir est tombé,  
De mystérieuses légendes.

Beau fleuve, emporte-moi dans ta course sans frein,  
Souffle-moi tes senteurs, chante-moi ton refrain.  
Berce-moi sur ta large lame !  
Que tes rayons dorés baignent mon front pâli...  
Nouveau René, vers toi, je viens chercher l'oubli :  
Verse moi son amer dictame !

LOUIS H. FRÉCHETTE.

De Memphis à la Nouvelle Orléans,  
à bord du *Pauline Carroll*,  
ce 6 novembre 1870.

## PROPHÉTIES.

## RÉSUMÉ.

Pour permettre à nos lecteurs de tirer parti des prophéties que nous avons publiées, nous en avons fait une analyse qui permettra de juger jusqu'à quel point elles coïncideront avec les événements actuels. C'est une étude curieuse et intéressante ; plusieurs de ces prédictions méritent une attention particulière ; mais comme elles sont généralement conçues en termes vagues et que les dates ne sont pas précises, il est difficile d'en faire l'application.

Résumons les principaux faits de ces prophéties.

1o. La France doit être ravagée à cette époque par la guerre et Napoléon doit être renversé et la république proclamée ; la guerre étrangère, dit le père Holzauser, viendra de l'Allemagne.

Tout le monde avouera que les sept ou huit prophètes qui ont annoncé ces événements ne se sont pas trompés. Voyons pour l'avenir.

2o. Cette guerre se fera dans le Nord, l'Est et le Sud de la France ; l'Ouest sera épargné.

Jusqu'à présent il n'y a rien de plus vrai.

3o. Une guerre civile épouvantable doit joindre ses horreurs à celles de la guerre étrangère ; trois partis se disputeront la victoire, et à la fin, après un combat terrible, un bourbon montera sur le trône, vaincra tous les ennemis de la France et fera des choses si étonnantes que l'Angleterre et une partie de l'Allemagne se convertiront.

Ce grand monarque doit être le comte de Chambord, qui régnera sous le nom de Henri V.

Eh bien ! Tout ne présage-t-il pas qu'il y aura bientôt

une guerre civile en France ? Et n'est-il pas vrai que la nation française se divise en trois grands partis, les Bonapartistes, les Légitimistes et les Républicains ?

Or, soit que la république triomphe ou que les Prussiens ramènent Napoléon à Paris, il y aura guerre civile. Quand les Républicains et les Bonapartistes se seront dévorés, il n'y a rien d'étonnant que la France demande à l'ancienne dynastie de lui rendre la paix et la prospérité : Dieu trouvera qu'elles ont assez souffert et expié leurs fautes, l'une et l'autre. Lorsque le Nord et l'Est de la France auront été ravagés, en partie détruits, l'Ouest resté fidèle à l'antique dynastie pourra jouer un grand rôle. Ce grand monarque viendra, dit l'une des prédictions, lorsque les Bourbons n'auront presque plus de partisans en France.

4o. Paris sera détruit par le feu après avoir souffert de la peste et de la famine. Lorsque l'ennemi entrera dans la grande cité, elle n'offrira qu'un amas de ruines.

Quelle sera la durée de ces événements et quand arrivera ce grand monarque qui doit sauver la France ? Les dates ne sont pas précises ; il faut les supposer.

Dans tous les cas on doit remarquer que le comte de Chambord a déjà lancé deux proclamations dans lesquelles il engage la France à revenir à ses anciennes traditions.

Ces événements ne doivent durer que fort peu de temps ; l'un dit que ce sera trois mois et que le grand monarque sera couronné le 1er janvier, mais on ne sait pas quel janvier.

Maintenant pour concilier ces prédictions avec les événements qui doivent arriver en Italie et dans le reste de l'Europe, il faudrait croire que les troubles dureront deux ou trois ans, à moins que les choses aillent très-vite.

Car, d'après la sœur Rosa et deux ou trois autres prophètes, l'Italie comme la France, doit être ravagée par la guerre étrangère et la guerre civile ; le pape doit être détrôné ; la religion catholique persécutée ; les prêtres et les religieuses massacrés, Victor Emmanuel, lui-même, perdrait la couronne. Or, les mêmes persécutions doivent avoir lieu en Italie et en France en même temps et commencer par les Jésuites.

On sait qu'en effet les Jésuites viennent d'être frappés, les premiers, dans ces deux pays.

D'après les prophéties on est porté à croire que la Russie, la Prusse et l'Autriche doivent s'unir contre la France et l'Italie. On pourrait alors penser que la république doit triompher pendant quelque temps en France et en Italie, et qu'il y aura une autre guerre dans laquelle la Russie et l'Autriche s'uniront à la Prusse pour la détruire et renverser la révolution qui les menacerait, et que ce sera alors seulement dans un an ou deux que Paris sera détruit et que paraîtra le grand monarque qui doit rendre la paix à l'Église et à la France. En sorte qu'on peut choisir entre ces deux versions qui sans changer le fond et le dénoûment des événements ne s'accorderaient pas cependant sur la durée de ces événements et la manière dont ils doivent s'accomplir.

Nous devons ajouter que rien dans ces prophéties ne s'oppose à ce que Napoléon réussisse à remonter sur le trône et à régner encore quelque temps ; on peut même le supposer ; ce serait le meilleur moyen d'expliquer la guerre civile qui doit dévaster la France. Mais son règne ne durera pas longtemps.

Un fait qui peut paraître étonnant, est celui d'une alliance de l'Autriche avec la Russie et la Prusse. Mais les événements déjouent tellement les prévisions humaines depuis quelque temps qu'on ne peut pas dire la chose impossible. Bien plus les prédictions annoncent que grâce à cette alliance les Autrichiens s'empareront de Jérusalem pendant que les Russes prendront Constantinople.

Les autres prédictions qui paraissent se rattacher à l'époque actuelle sont celles-ci :

1o. L'Angleterre passera par une révolution terrible.

2o. Un grand royaume sera détruit.

Quel est ce royaume ? D'après ce qui précède et d'après certaines prophéties allemandes ce serait la Prusse elle-même. La chose paraît incroyable, et cependant c'est l'explication la plus plausible des prophéties. C'est une opinion populaire en Allemagne que Guillaume IV sera le dernier roi de Prusse. Il faudrait croire à d'étranges revirements, y croira qui voudra.

Nous saurons avant longtemps ce qu'il y avait de vrai dans ces prophéties qui sont de nature à fixer l'attention publique. Napoléon 1er se rappelant à St. Hélène une prophétie qui l'avait frappé, autrefois, au commencement de sa carrière, avouait que les principaux événements de sa vie qu'elle annonçait s'étaient réalisés, et il ajoutait que Dieu permettait quelquefois à certaines lucres prophétiques d'éclairer l'avenir pour mettre les hommes sur leurs gardes. Il est incontestable que de tout temps il y a eu de ces étranges révélations et que les hommes ont eu raison souvent d'y ajouter foi.

L. O. DAVID.

LE MARCHÉ A PARIS.—On ne mange pas de plats de luxe, mais on a beaucoup de beaux légumes frais, même des petits pois, des choux de Bruxelles, des tomates, puis des légumes secs, des pommes de terre, du riz, des macaronis, du chocolat, etc.

La volaille, par exemple, a atteint un prix fabuleux ; une belle oie coûte 30 ou 40 fr., un canard, 15 ou 20 fr., les poulets varient de 8 à 18 fr.

Il y a aussi de la viande d'âne, que l'on dit délicieuse, mais elle est rare et chère. Ce qui manque le plus, c'est le beurre, qui est monté progressivement à 3, 4, 6, 8, 12 fr. la livre.